2ME ANNÉE—No 9 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 1er AOUT 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

RÉDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8°

Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande.

Biographies à paraître en Juillet 1903 :

Mme Récamier.—Longfellow, poète américain. — Le bienheureux Perboyre, martyrisé en Chine.—Chapu, sculpteur.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU **MARINE**

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse " CORN EXCHANGE "

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

RELACHE

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

663 RUE ST-DENIS

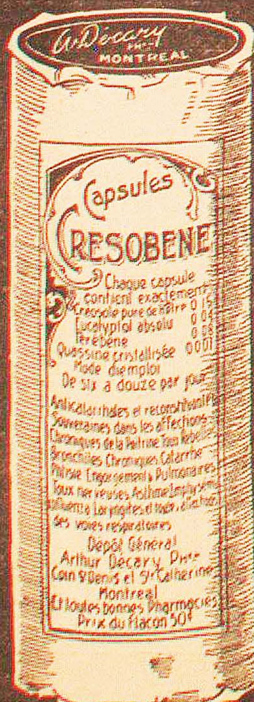
(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO PAR LA POSTE AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 9 SAMEDI, 1ER AOUT 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

LE CROQUEMITAINE

J'étais petit, petit, j'avais trois ans à peine
(A cet âge, un enfant n'est pas toujours parfait) :
Ayant, un jour, trempé dans un affreux forfait,
Un vol de confiture ou quelqu'autre fredaine,—
Je ne me souviens pas, quand c'est déjà si loin—
Nous reçûmes tous deux, car j'avais un complice,
Une verte semonce, et, pour notre supplice,
Il nous fallut passer tout un jour dans un coin.
C'était dur de se taire, en regardant les jeux
Des autres, qui semblaient nous narguer, en cachette,
Et je pleurai longtemps, le soir, dans ma couchette.
Quand l' "homme au sable" vint fermer mes petits yeux,
J'avais déjà promis de toujours obéir,
Et de ne jamais plus prendre de confiture.
Mais, c'est si bon, si bon, hélas, et la nature
Est si faible parfois : il m'advint de trahir
Mon serment, je fus pris, et ma mère me dit,
En me montrant, dehors, un homme avec sa hotte,
Visage noir et dur, sous sa tuque qui flotte :
" Regarde bien, là-bas, cet homme, mon petit
(C'était tout simplement un pauvre chiffonnier),
C'est un voleur d'enfants, c'est un croquemitaine.
Si tu désobéis encor, je suis certaine
Qu'il te prendra, la nuit, et, dans son grand panier,
T'emportera bien loin." Et je devins meilleur,
Cet homme noir hantant ma petite cervelle.
Mais j'ai grandi, depuis, et mon esprit rebelle,
De ces fantômes-là, se moque et n'a plus peur.

Montréal, 1903. ETIENNE GAUTHIER.

Un grand Pape

LÉON XIII a régné vingt-cinq ans !

" Le jour du couronnement de Joachim Pecci, aucun n'aurait imaginé que les lourdes clefs de Saint-Pierre dussent rester plus d'un quart de siècle aux mains décharnées du nouveau Léon. Le prophète qui l'eut annoncé eût fait sourire les plus croyants. Le miracle cependant s'est accompli. Le vieux pape a vécu ; il a duré ; il a eu le temps de faire son œuvre."

Et Monsieur Leroy-Beaulieu, après avoir rappelé en termes émus, dans son vibrant *ad multos annos*, publié à l'occasion du jubilé de Sa Sainteté, combien l'auguste vieillard a su rajeunir l'antique Eglise, et en renouveler, sinon l'esprit, du moins la politique, esquisse le portrait de Léon XIII.

" Ce vieux pape, dit-il, à la frêle apparence, au corps spiritualisé, l'Eglise serait en droit de le donner comme un symbole vivant de la papauté, dépouillée de son domaine temporel et de sa matérielle enveloppe, et redevenue tout entière, foi et esprit. En regardant ce vieillard vêtu de blanc, on croirait voir une âme dans un vase d'albâtre transparent "

Ce portrait n'est-il pas le plus juste que nous conserverons du grand pape ? Personne n'a mieux compris cette attachante figure d'un homme qui fut tout esprit et toute intelligence.

Le grand économiste français, dans une attitude respectueuse vis-à-vis du Saint-Siège, reconnait l'ascendant moral que Léon XIII a su conquérir à la papauté, dans un âge sceptique comme

le nôtre, et il s'applique à nous montrer combien il a eu à cœur "l'harmonie de la Raison et de la Foi, l'accord de la Religion et de la Civilisation." Plus loin, il insiste sur cette préoccupation dominante de son pontificat qui lui a fait dégager l'Eglise de toute solidarité dynastique : "On do t repousser l'opinion de ceux qui prétendent confondre la religion avec un parti politique," écrivait le pape, dès 1882, aux évêques espagnols, en visant le carlisme. Il entendait restituer à l'Eglise son indépendance, aux catholiques des divers Etats leur liberté vis-à-vis des partis."

Noble programme, digne de la sainte clairvoyance de Léon XIII, mais d'une exécution difficile, et qui devait soulever des objections dans le clergé même et parmi certains catholiques, susceptibles de se montrer souvent plus catholiques que le pape. Aussi, faute d'intelligence ou faute de sincérité, il s'est trouvé des âmes petites pour dénaturer ce programme et le faire servir à leurs passions et à leurs rancunes.

Après nous avoir longuement exposé l'intérêt porté par Léon XIII à la question ouvrière, M. Leroy-Beaulieu nous rappelle que "ce scrupuleux latiniste épris des laborieuses périodes cicéroniennes," nous a parlé vraiment une langue vivante, parce qu'il parlait le langage de notre temps, le langage de notre intelligence et de nos aspirations. "Parce que le langage et les procédés de Léon XIII diffèrent de ceux de Pie IX, irons-nous dire que Léon XIII a été un novateur, dédaigneux des règles de la tradition, un révolutionnaire, jaloux de lancer l'Eglise dans des voies inconnues ? Non, assurément. De l'opposition entre les caractères et les hommes, entre les procédés et les méthodes, il faut se garder de conclure à la différence des vues ou à l'opposition des principes. Les principes et les visées du Saint-Siège sont demeurés identiques ; et l'Eglise a le droit de se faire honneur de cette continuité à travers les diversités apparentes."

En des pages touchantes et belles, M. Leroy-Beaulieu nous dit encore les froissements douloureux et toute l'amertume que le Saint-Siège a dû ressentir de cette persécution contre les congrégations religieuses en France, et il nous montre le pape malheureux et cruellement blessé, mais se résignant à des événements incontrôlables, pour éviter le mal plus grand d'une rupture avec la France, sur laquelle, de tout temps, il a mis ses complaisances et placé son espoir.

Après un discret reproche au Vatican de n'avoir pas osé flétrir ni désavouer avec suffisamment de force l'odieux appel aux haines de races ou de confessions, et un court regret de l'abstention et du silence que le Saint-Père, dans sa prudence, a cru devoir garder au sujet de l'antisémitisme, le célèbre économiste s'empresse d'ajouter :

"Ne soyons ni injustes ni ingrats envers lui ! Si amers qu'aient été pour son cœur et pour son orgueil, les mécomptes qui lui sont venus de la république française, Léon XIII n'en a pas gardé rancune à la France. Loin d'encourager leurs intrigues, il a refusé de servir les desseins de nos rivaux, désireux de profiter des fautes de notre politique pour nous évincer dans le vaste monde de nos positions séculaires, et nous déposséder de nos prérogatives anciennes."

M. Leroy-Beaulieu termine son admirable article en nous montrant quel "accumulateur" de forces morales, il y a toujours au fond du tombeau des apôtres et comme le monde contemporain aurait tort de faire fi des forces immortelles dont disposera toujours la tiare romaine.

"Ces forces immortelles, conclut-il, naguère défiantes de toute nouveauté et de tout libre progrès, comment ne pas se réjouir de les voir collaborer à la grande œuvre de la paix humaine et de la rénovation sociale ? C'est de quoi, chrétiens ou incroyants, tous les hommes qui pensent et tous les hommes qui peinent, tous ceux qui s'honorent de travailler au renouvellement et à la pacification des sociétés contemporaines doivent être reconnaissants au vaillant vieillard qui, du haut de la chaire de Grégoire VII et de Sixte-Quint, a jeté aux peuples en conflit et aux classes en lutte un moderne *Pax vobiscum....*"

......Et le monde chrétien a répondu au dernier *Pax vobiscum* du grand pape, un pieux et profondément triste *Et cum spiritu tuo.*

ALBERT JEANNOTTE.

Au Bout de l'Ile

FUYANT la ville, embrasée comme une fournaise, ils avaient, tous les deux, fait cette fugue d'une promenade jusqu'au Bout de l'Ile.

Aller et revenir, sans seulement s'arrêter au bord de la rivière gazouillante ou faire la plus courte halte à l'ombre des robustes sapins qui profilent leur ombre bleue sur le velours vert du gazon.

—Non, avait-elle dit, quand il lui avait parlé du charme de l'eau bruissante et de la douceur du repos dans le parc. Ce qu'il me faut c'est la brise forte et rafraîchissante que donne à mon front le tramway en mouvement. Puis, j'aime à me sentir emportée, à travers ce décors splendide, très vite, très loin, comme si nous allions, enfin, entrer dans cet infini vers lequel tout notre être aspire...

Et le Terminal maintenant les ramène dans la tiédeur ouatée de cette fin du jour. Une paix infinie, un silence recueilli règnent sur la plaine qui s'estompe mollement au ras de l'horizon, et l'or moins éblouissant du soleil donne des nuances plus douces à la nappe de verdure déployée pour le festin des yeux.

D'espace en espace, à travers les champs, d'innombrables fleurettes jaunes plaquent l'herbe de tons fauves ; l'atmosphère, lourde des parfums du trèfle et du thym, grise comme le hachisch... le rêve monte dans les prunelles, dans l'âme remuent des sensations intraduisibles de paradis entrevus .... C'est l'heure bleue où l'esprit se berce d'harmonies délicieuses et irréelles.

A travers les hautes herbes qui vallonnent sous le souffle du soir, un jeune couple se fraie un chemin.

Du haut du tramway, il le désigne à sa compagne. Elle sourit, un peu malicieusement avec un imperceptible mouvement d'épaules.

—Ne raillez pas, au moins, prie-t-il.

—Railler ! oh, non, n'a-t-on pas dit des amants qu'ils sont la poésie du bon Dieu, et j'adore la poésie. Mais je songeais que les éternelles paroles d'amour seules souvent nous restent de ce grand sentiment.

—Sceptique !

—Non. Marchande de rêves seule-

ment qui les trouve plus beaux que la réalité.

—Je sais un moyen qui vous la fera aimer. Il vous faudrait cueillir une fleur de Lune.

—Où se trouve cette fleur merveilleuse ?

—Au temps des moissons — c'est la légende qui parle — quand les rayons de la lune vont caresser la terre, s'ils se posent sur les épis blonds ou sur les brins d'herbe humides de rosée, il nait des fleurs d'un vert pâle, lamées d'argent, qui ouvrent, à la main qui les cueille, leur calice blanc comme celui des lis....

—J'en veux tapisser mon boudoir, et dès ce soir, j'irai....

—Jamais on ne peut cueillir seule la fleur de Lune.

—Et pourquoi ?

—Le sais-je ? Ainsi le veulent les bons génies qui ont donné à cette éclosion mystérieuse le talisman qu'elle contient. Ce talisman, c'est celui de rendre le cœur fervent et croyant à l'amour....

On touchait à la fin de la promenade. Les rumeurs confuses de la ville s'agitaient non loin d'eux. Lentement, descendait le crépuscule et au bord du firmament les lueurs du soleil mourant semblaient des franges d'étoiles....

Elle se leva et regardant une dernière fois la campagne immense qu'embrumaient déjà les ombres du soir, mais où se lèverait bientôt radieuse la lune aux fleurs de miracle, elle lança du bout de ses doigt, un baiser à travers l'espace...

—Que faites-vous là ? dit-il.

—Je dis adieu aux fleurs de Lune...

FRANÇOISE.

Coquetterie

Avez vous lu, ma chère Françoise, *Charge d'âme*, de Jeanne Mairet ? Il y a dans ce livre une définition de la coquetterie qui peint exactement ce que j'en pense :

" Il y a coquetterie et coquetterie. Je crois que je tâcherai toujours qu'on me trouve gentille : se bien amuser, ce qui veut dire se faire faire la cour, lorsqu'on est jeune, puis, une fois mariée, être mariée pour tout de bon..."

C'est aussi ma définition de la coquetterie, et prise dans ce sens, ce n'est plus un défaut, mais une qualité

UNE FEMME.

Quelques Reflexions

HIER, je regardais passer, de ma fenêtre, un couple de jeunes mariés et, bizarre antithèse de la cause à l'effet, la joie réflétée par ces figures juvéniles éveilla dans mon esprit mille réflexions moroses et me fit songer particulièrement à un monologue entendu l'an dernier, dans lequel l'auteur, par des paroles typiques et une mimique appropriée, exprimait la manière d'être d'un mari un an, cinq ans, dix ans après le mariage.... Quel decrescendo !... Ah ! quelle dégringolade, et partant quelle ironie amère dans ce tableau qui provoquait l'hilarité des spectateurs et devait réfléchir l'intérieur malheureux d'un si grand nombre !

Comment se fait-il, se demande-t-on souvent, que tant de maris se lasseut d'entourer leurs compagnes, non seulement des prévenances attentives prodiguées au début de leur union ; mais se départent encore des exigences de la plus élémentaire politesse à leur égard, à mesure que celles-ci acquièrent plus de droit à leur amour, à leur respect ? ..... Est-ce quand de frêles petits êtres sont là, réclamant pour se développer l'atmosphère d'un milieu paisible et l'affection unie de ceux qui veillèrent leur berceau ? Est-ce quand la femme a prodigué le plus pur de son dévouement et dévoilé les trésors intimes de son cœur qu'elle doit sentir le souffle glacé de l'indifférence passer sur sa vie ?...

La cause de ces changements qui surviennent, parfois sans aucune excuse plausible, parfois avec de pâles raisons crées par l'imagination maladive d'un coupable assoiffé de variété, quelle est-elle ?...

Mentionnons d'abord le trop grand laisser-aller des mœurs, cette plaie de notre société moderne ; puis l'inconstance, cet écueil où vont échouer l'harmonie des foyers, la fermeté des consciences et les saintes fiertés de l'honneur...

Et quelle raison invoque-t-on toujours pour motiver une conduite aussi lâche ? Les défauts physiques ou moraux de celle que, jadis, on trouva parfaite. Parce que l'on a reconnu, après six mois, un an, deux ans de ménage que la femme aimée n'appartenait pas à la première division de la hiérarchie angélique, l'époux égoïste lui impose ses propres travers sans aucun ménagement. Le misérable abreuve d'amertume un cœur qui se donne tout entier dans l'épanouissement d'un pur et sincère amour et il demeurera surpris qu'il en jaillisse ensuite le feu de l'indignation ; il a cru pouvoir concilier les bonheurs jaloux du foyer aux plaisirs d'une vie entièrement extérieure et il se révoltera à son tour devant la chute de prétentions impossibles.

Quel suprême égoïsme dans ces caprices funestes où la femme épouse voit sa jeunesse et sa liberté sacrifiées en vain, la femme mère sa santé, parfois sa vie ; et toutes deux ce besoin inné de l'âme : aimer et être aimée. Les enfants alors sont les témoins de dissensions inévitables nées de la désunion ; les fils trouvent une excuse à leurs faiblesses naturelles rendues plus grandes encore par une fatale hérédité.

Je songeais à toutes ces choses en contemplant cette jeune épousée, belle et triomphante comme une reine, dans la possession des joies rêvées et une larme coula de mes yeux.

S'appuiera-t-elle longtemps ainsi sur ce bras, chargé de la défendre et de la protéger, avec cet abandon de l'amour confiant, ou se verra-t-elle bientôt repoussée par lui, comme un objet vieilli et démodé ?...

Qui sait ! Oh ! le terrible qui sait ! L'expérience de la vie seule enfante le doute qui décolore les bonheurs et nous en fait appréhender la fragilité.

BELLA.

Montréal, juillet 1903.

Les hommes n'apprendront jamais rien, et l'expérience est un fruit amer qui n'est pas même bon pour les dyspeptiques.

ARTHUR BUIES.

L'ENFANCE D'UN POETE

Le talent de Musset, nul n'en ignore en notre pays, si la lascivété de quelques-uns de ses vers n'a pas permis leur lecture à tous.

Or, j'ai pensé que quelques traits de la vie de ce poète, quelques traits charmants et fort peu connus, seraient de nature à être agréables aux lecteurs du *Journal de Françoise*, et je les transcris ici avec autant d'empressement que de plaisir.

Alfred de Musset avait trois ans, paraît-il, quand on lui apporta, un matin, une paire de petits souliers rouges qui le ravirent. On l'habillait, et il témoignait la plus vive impatience de sortir avec cette chaussure neuve. Tandis que sa mère lui peignait ses longs cheveux bouclés, il se remuait comme un petit diable. Enfin, n'y tenant plus, il s'écria avec des larmes dans la voix :

—Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs seront vieux !

Dans cette impatience de jouir, l'enfant annonçait déjà l'homme.

C'est encore à peu près à cette même époque qu'il eut ce mot exquis rapporté par son frère. Il avait commis une peccadille qui lui était reprochée par sa jeune tante Nanine, à laquelle il avait voué une tendresse toute particulière. Comme il ne semblait pas prendre garde à la gronderie, elle lui déclara que, s'il continuait ainsi, elle ne l'aimerait plus.

—Tu crois cela, fit le petit Musset ; mais tu ne pourras pas t'en empêcher !

—Si fait, monsieur, reprit la tante.

Et, pour donner plus de poids à cette menace, elle prit l'air le plus sévère qu'elle put. L'enfant, un peu inquiet, la regardait avec attention, épiant les moindres mouvements de sa physionomie. Au bout de quelques minutes il remarqua un sourire involontaire et s'écria : "*Je te vois que tu m'aimes !*"

A quelque temps de là, la famille de Musset alla demeurer rue Cassette, dans une maison qui appartenait à la famille Gobert, veuve d'un général de l'Empire. C'est dans cette maison qu'Alfred de Musset fit ses premières lectures. Il lut la *Jérusalem délivrée* du Tasse, se passionna pour les romans de chevalerie, voulut lire le *Roland furieux*, puis *Amadis des Gaules, Pierre de Provence, Gérard de Nevers*, ne rêva que hauts faits de paladins, tournois et cours d'amour. Mais le *Don Quichotte* de Cervantès vint bientôt jeter une douche d'eau froide sur ce bel enthousiasme.

Musset grandissait et allait avoir dix-sept ans. Au printemps de 1828 sa mère loua un appartement, à Auteuil, dans une vaste maison, et eut pour voisin Mélesville, l'auteur dramatique. On joua la comédie. Musset s'amusait fort à ce divertissement. L'aile de la poésie allait le toucher. Il venait à pied à Paris par le bois de Boulogne, s'attardant parfois à lire sous les arbres. Un matin il emporta les œuvres d'André Chénier. Ce jour-là il rentra plus tard que de coutume. Et le lendemain, il commença une élégie dont les premiers vers seuls ont été conservés :

> Il vint, sous les figuiers, une vierge d'Athènes,
> Douce et blanche, puiser l'eau pure des fontaines.

L'année suivante il était célèbre.

La gloire est venue et l'a baisé au front. Il quitte la maison maternelle pour suivre George Sand à Venise. Le poète rentra de ce voyage, déchiré, avec "d'immortels sanglots." Et nous le reverrons triste à jamais, promenant une lassitude précoce dans ce Paris qu'il a quitté enfant et où il revient désabusé et pourtant si jeune encore. Il est partout et nulle part, l'âme errant tantôt dans les bois de Fontainebleau qui lui inspireront les admirables stances du *Souvenir*, tantôt à Venise où il a laissé, dit-il, son cœur, "sous un pavé."

La seconde grande maladie, c'est chez sa mère qu'il la fait au quai Voltaire. En le soignant, elle croit retrouver l'enfant d'il y a vingt ans. En effet, il n'a pas quarante ans, et c'est toujours le jeune homme aux "blonds cheveux" qu'il sera toute sa vie.

Le voici rue du Mont-Thabor. C'est la dernière maison qu'il va habiter. Adèle Colin, sa gouvernante fidèle et dévouée, a raconté qu'un soir, en rentrant chez lui, Musset déclara qu'il allait déménager dès le lendemain. Il avait vu monter un piano chez la personne qui habitait au-dessus de lui. Renseignements pris, on le rassura en lui disant qu'il n'entendrait pas souvent l'instrument. En effet, le piano était destiné à une jeune fille qui se mourait de la poitrine.

Un soir elle joua le *Roi des Aulnes*. Musset, qui allait sortir, déposa sa canne et son chapeau et s'arrêta pour écouter, ému. Quand la jeune pianiste eut fini, le poète dit simplement :

—Si cette dame se met à jouer ainsi, je ne sortirai plus.

Plus tard, aux derniers jours de sa vie, dans le délire de la fièvre, le poète crut entendre encore le *Roi des Aulnes*. Il prêtait l'oreille dans une attitude d'extase.

—Ecoute, dit-il, c'est divin.

La jeune voisine était morte depuis six mois.

Aujourd'hui, une plaque de marbre indique que Musset s'est éteint dans une maison de la rue du Mont-Thabor. Le lieu de sa naissance vient d'être indiqué de la même façon au boulevard Saint-Germain. Cette plaque porte comme date : "10 Décembre 1810" ; l'autre porte : "2 Mai 1857." Cela donne l'âge : quarante-sept ans. Musset ne l'a-t-il pas dit lui-même ?

> Mes premiers vers sont d'un enfant,
> Les derniers à peine d'un homme.

Un Vieux Chercheur.

Les questions et les réponses :

—Le Sultan est-il marié ?

—Oui, beaucoup.

EN GLANANT

Le pouvoir des parfums

Gréry s'évanouissait à l'odeur d'une rose ; la duchesse de Lamballe ne pouvait supporter celle des violettes. On cite, au contraire, divers exemples de l'étrange tolérance qu'il est possible d'acquérir pour les parfums. Néron arrosait d'eau de rose tous ses appartements. Louis XIV vivait au milieu des fleurs d'oranger (peut-être à cause de ses fréquents mariages ?...) Le maréchal de Richelieu ne sortait pas d'un salon où des soufflets lançai nt constamment une atmosphère adorante. *La Muscade* a donné son nom aux *Incroyables* du Directoire. L'impératrice Joséphine remplissait littéralement de musc son cabinet de toilette Napoléon s'aspergeait tous les matins de flots d'eau de Cologne.

A propos de pipes

On découvre aujourd'hui dans les fouilles sur les bords du Danube et du Rhin, un nombre effroyable de pipes tant de bois que de métal.

A propos de ces pipes, les archéologues allemands sont divisés en deux parties : l'un ne veut voir dans ces pipes que des objets modernes ; l'autre les tient pour antiques, mérovingiennes à tout le moins, romaines peut-être et peut-être même préromaines.

Naturellement les archéologues du second parti ont déjà trouvé dans les auteurs classiques des textes attestant que les anciens fumaient.

Hérodote (I-102) raconte que Cyrus, partant pour sa campagne contre les Massagètes, vit les habitants de l'île d'Araxe s'assembler autour d'un grand feu et respirer une odeur de fruits brûlés qui les enivrait comme le vin. Pomponius Mela signale chez les Thraces une coutume analogue et Plutarque nomme un peuple qui s'enivre également de la fumée d'une herbe appelée *griganum*. Pline (XXI-16) assure que certains barbares prennent plaisir à absorber la vapeur d'une plante qu'ils allument, et le même Pline (XXVI-36) recommande comme un excellent remède contre la toux, de "fumer au moyen d'un roseau des feuilles de tussilage séchées et de boire après, un bon coup de vin de Corinthe."

On remarquera que parmi toutes ces citations, le second passage de Pline est le seul texte où il soit fait mention d'un instrument qui rappelle vaguement la pipe.

Mais si l'on exigeait de l'archéologie des preuves mathématiques, c'en serait fait d'une science aimable à laquelle nous devons de douces joies.

Antiquité du flirt

Ne nous faisons pas illusion, le flirt n'est pas d'invention moderne.

M. Albin Bady, dans une curieuse monographie, nous apprend que le flirt, que l'on croit importé d'Angleterre ou d'Amérique, était couramment pratiqué à Spa, dès le dix-septième siècle.

Nous ajouterons que bien avant le dix-septième siècle, le flirt avait obtenu le droit de cité en France.

Brantôme nous apprend dans ses *Dames galantes*, que l'on chuchotait déjà dans des petits coins, "sur les coffres et les lictz à l'escart, les flambeaux bien loin reculez."

On caquetait et coquettait en ce temps-là, de la belle façon.

Lisez plutôt cet écrivain de la Renaissance :

"Chacun choisit celle que bon luy semble, pour disputer avec elle de l'art d'aimer, circonstances et dépendances, la mener danser, puis la mener dans un coing, luy remonstrer qu'il est son serviteur, qu'il désire son amour et user de telles instructions, mémoires et remonstrances que Amours et les docteurs qui en ont parlé luy conseillent.

"Les jeunes filles, femmes, damoyselles deviennent (ainsi) sçavantes, gentilles, galantes et (à force) d'escarmouches apprennent leur court et entregent. Pareillement, les jeunes levrons amoureux apprennent à deviser et bien parler, et avoir la bouche fresche, deviennent serviteurs des dames, se façonnent et acquièrent de l'esprit.... Par ce moyen, se brassent et se marchandent tous les jours plusieurs bons mariages."

De notre temps, le flirt se termine quelquefois d'une toute autre façon, c'est la seule différence.

Menus dialogues sans bienveillance.
—Combien d'années lui donnez-vous ?
—Je ne sais pas, mais elle les parait bien.

Breuvages glacés

CHOCOLAT

Faire dissoudre une livre de bon chocolat dans une pinte d'eau, avec une demi fève de vanille. Quand ce sera froid, versez-y une pinte de crême, puis filtrez et mettez dans un congélateur avec autour un peu de glace légèrement salée. Vous servez dans des verres.

SORBET AU CAFÉ A LA GLACE

Ayez une pinte de café noir que vous mélangez à une pinte de crême et douze onces de sucre. Mettez dans un congélateur ayant de la glace et sel autour, mais que vous enlèverez aussi vite que la glace s'y attachera et quand ce sera suffisamment froid, versez dans des verres.

CAFÉ FRAPPÉ

Une tasse et demie à deux de café fin moulu pour deux pintes d'eau bouillante. Mettez le café dans le filtreur d'une cafetière et graduellement versez dessus la quantité d'eau bouillante nécessaire. Mettez alors sur le feu afin qu'il commence à bouillir, ceci étant essentiel pour éviter le goût indigeste. En retirant du feu sucrez bien. Quand ce sera refroidi, mettez dans le canistre d'un congélateur avec parties égales de glace et de sel autour, puis tournez jusqu'à ce que le mélange soit pris. Servez de suite dans des verres, mettant sur le dessus de chacun une cuillérée à table de crême fouettée.

PUNCH AUX ORANGES

Ouvrez par une fente d'un pouce et demi de diamètre le dessus de huit oranges, côté opposé à la tige. Videz-les complètement, essuyez bien et placez les dans de petites boites de carton pour mieux les tenir de niveau. Sur la partie ronde enlevée de l'orange, ajustez deux longues pailles, en croix, les attachant ensemble par un ruban.

Mettez ces oranges, au moins deux heures d'avance dans une boite que vous aurez remplie de glace et d'un peu de sel, mais pour ne pas geler les écorces. Versez dans un congélateur une chopine de jus d'orange obtenu de la pulpe des oranges vidées et qui aura été bien filtrée. Ajoutez 2 roquilles d'eau, six onces de sucre, une demi roquille de la pelure de deux oranges et le jus de quatre citrons. Coulez le tout et faites congeler avec glace et sel autour. Au moment de servir, remplissez les oranges et servez de suite. Les pailles sont pour boire le jus dans les oranges.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite).

Aussi subite que l'orage vint l'accalmie. La tempête reprenait-elle haleine pour une nouvelle attaque ? Heureusement pour Ulrique, épuisée d'émotion malgré sa vaillance, c'était, étonnamment soudaine, la fin de l'ouragan. On parla longtemps à Glockenau de cet orage de dix minutes.

Ulrique ne dormit plus cette nuit-là, pas plus, du reste, que personne dans le village. Le jour était fiévreusement attendu par les paysans terrifiés, car le jour pouvait seul leur montrer l'étendue des ravages. Et pourtant, lorsqu'il arriva, ils ne purent presque rien voir. Il était tombé tant d'eau que l'air était tout obscurci et que le village semblait flotter dans une nuée compacte de vapeur. Par suite de la grêle, quoiqu'on fut en août, il faisait froid comme en novembre. Pendant toute la journée d'épais nuages se chevauchèrent sans cesse, roulant paresseusement de l'horizon, et la pluie ne cessa de tomber. D'heure en heure la rivière montait, alimentée avec une rapidité terrifiante par les torrents des montagnes. Bientôt des branches commencèrent à passer sur sa surface gonflée, puis des arbres entiers. Les paysans les plus robustes et les plus braves restèrent la plus grande partie de la journée sur la passerelle, collets relevés jusqu'aux oreilles, pantalons retroussés au-dessus des bottes, à recueillir, à l'aide de crocs, tout ce bois en dérive, et les enfants inconscients s'amusaient à cette pêche comme à un jeu nouveau et sans cesse plus attrayant, car plus le jour s'avançait, plus grand était le nombre de ces lamentables épaves. L'eau, qui montait toujours, obligea les plus vaillants à quitter le pont menacé. D'ailleurs, le bois était si abondant que la pêche pouvait se faire du bord, rien qu'avec une pioche, et bientôt même à la main.

La nuit vint sans que la pluie s'arrêtât. Ulrique, étendue tout éveillée sur son lit, écoutait avec angoisse le ruissellement de l'eau sur le toit et les murs de la Maison de la Vierge, lorsqu'elle entendit avec surprise la cloche de l'église sonner le tocsin. Qu'était-ce ? Un incendie sous ce déluge était invraisemblable. Puis ce fut un roulement de tambour dans le village.... Inquiète sans s'en expliquer le motif, Ulrique s'habillait précipitamment, lorsque le Père Sepp frappa à sa fenêtre.

—Je vais au village, — dit-il. — Les gens sont tout au désespoir, ils nous appellent à grands cris.... vous et moi. " Le curé et la comtesse ! " disent-ils. Si nous n'y allons au plus vite, le chemin nous sera coupé !

—Quel est ce bruit ? — demanda soudain Ulrique. — Est-ce encore le tonnerre ?

—C'est la rivière, elle arrivera au mur avant une demi-heure.

Ulrique courut à une fenêtre donnant sur la route. Un spectacle terrifiant frappa ses yeux. La petite rivière, si paisible d'ordinaire, était transformée en un torrent d'eau bourbeuse charriant des bûches, des planches, des branches, des racines et des troncs d'arbres. Le crucifix de bois de la berge avait disparu, les extrémités seules des saules qui croissaient le long de la rive étaient visibles. Par un miracle le pont tenait encore, affleuré par l'eau, ébranlé d'un bout à l'autre à chaque vague qui venait se briser contre lui. Pendant qu'Ulrique regardait avec horreur, une énorme souche vint plonger sous le pont, en souleva lentement les planches, et tout à coup le pont s'ouvrit avec fracas, laissant le chemin libre aux flots écumeux. C'était vraiment un spectacle sauvage ; l'eau emportait tout : fragments de palissades, portes de jardins arrachées de leurs gonds, niche de chiens, des échelles, un toit presque entier, le cadavre gonflé d'un cheval,.... autant de preuves visibles des ravages que déjà le fléau avait faits dans le village !.... Et puis, maintenant, des meules de blé disloquées, des poulaillers et des toits à porcs follement enchevêtrés les uns dans les autres.... Et la pluie tombait toujours aussi drue, et une première vague venait déferler sur la route même, au pied du mur de la Maison de la Vierge.

—Si nous ne nous dépêchons pas, — répéta le Père Sepp, — nous n'arriverons pas jusqu'au village.

—Oh ! mon Dieu, le mur tiendra-t-il ? — ne cessait de répéter Ulrique, en se hâtant de suivre le bon curé.

Ce qui la consolait était de penser que ce mur, ainsi que l'indiquait l'inscription, avait déjà, onze ans auparavant, résisté à un assaut que, peut-être, il n'aurait pas même, cette fois, à subir. En tout cas, rester eût été folie.

Ulrique et le Père Sepp n'étaient pas depuis une heure dans le village qu'on avait déjà de l'eau jusqu'aux genoux dans la rue et que, dans chaque chambre basse, chaises et tables flottaient de tous côtés.

A neuf heures, ce second jour, les prairies au delà de la rivière étaient changées en lac ; à midi on avait dû abandonner le bas du village. C'était Ulrique qui avait pris le commandement en chef, car les paysans terrifiés, ayant perdu la tête, se tournaient vers la comtesse plus encore que le curé. Le Père Sepp, en effet, quoiqu'il ne s'épargnât pas, travaillait plus avec ses mains qu'avec sa tête et dépensait volontiers autant d'énergie au secours d'une brouette qu'au sauvetage de blé, par exemple, autrement précieux !

Tout à son rôle de directrice du sauvetage, dans la surexcitation qu'imposait à ses nerfs une telle res-

ponsabilité, Ulrique avait presque perdu de vue la Maison de la Vierge. Soudain, un peu après midi, le bruit se répandit que le mur de la ferme fléchissait. Le premier cri d'Ulrique fut pour ses vaches, tout ce qu'elle possédait en ce monde.

—Est-ce qu'elles ne sont pas détachées ? — demanda un des paysans.

—Non, j'étais certaine que le mur tiendrait. Et bien sûr Babel n'y aura pas pensé : elle était trop affolée.

Il était trop tard, d'ailleurs, pour tenter quoi que ce fût ; il y avait longtemps que la Maison de la Vierge était coupée du village.

Vers le soir la pluie cessa, les eaux commencèrent à décroître, mais il ne fallait pas espérer pouvoir arriver à la ferme avant le lendemain. Ce fut une longue et douloureuse nuit d'angoisse que passa Ulrique.

L'aube enfin montra le ciel dégagé de nuages. L'eau s'était beaucoup retirée. Ce fut pourtant avec de l'eau jusqu'à mi-jambe que la jeune fille s'élança sur le chemin de la Maison de la Vierge. A mesure qu'elle descendait dans la vallée, les traces de ravage se montraient de plus en plus désolantes : les saules de la rivière étaient couchés les uns sur les autres, les branches déchirées, brisées, les troncs étouffées sous des masses d'herbes leur faisant une fantastique chevelure ; le haut des haies était rempli de débris et de planches, et le cœur d'Ulrique se serra sous l'étreinte d'une morne inquiétude.

Tout à coup elle poussa un cri. Au tournant de la route elle avait aperçu la Maison de la Vierge. Du mur d'enceinte il ne restait plus rien, que quelques tas de briques informes avec de larges brèches ; plus de barrière ; c'était un irréparable désastre dont le navrant tableau se dressa devant elle.

A la place du jardin disparu, une couche épaisse et gluante de limon, mélangé de pierres et de briques ; dans le verger, la moitié des deux beaux arbres fruitiers disparus, et ceux qui restaient dépouillés par la grêle et ressemblant à de lamentables squelettes ; un tas de plumes mouillées, dans un coin, était ce qui rappelait la si vivante basse-cour ; à quelques pas plus loin, c'était la superbe vache blanche, *Edelweiss*, gisant morte au milieu de la boue.

Mais ce fut seulement lorsque Ulrique pénétra dans l'étable qu'elle comprit toute la gravité du coup qui l'avait frappée. Six vaches étaient là, noyées sur place. Seules, avec celle d'*Edelweiss*, trouvée morte déjà, les places de *Roschen*, *Blümchen* et d'*Altlas* étaient vides. Ces bêtes avaient-elles pu rompre leur licol ou Barbel avait-elle eu le temps de les délivrer ?

Ulrique sortit de l'étable, étouffant ses larmes. Alors, comme une suprême ironie du sort, le soleil sortit des nuages et inonda de lumière cette scène de désolation. Ulrique se couvrit le visage de ses deux mains. Mais la ruine ne devait être que le moindre des malheurs de ce jour fatal.

Des pas lourds se firent entendre ; levant les yeux, Ulrique vit un petit groupe de paysans se frayant un chemin à travers les mares et les tas de briques vers le presbytère. Au milieu d'eux marchaient deux hommes portant une chaise sur laquelle était le Père Sepp, sa tête blanche retombant sur sa poitrine et l'eau dégouttant de ses habits trempés.

—J'ai peur que cela ne tourne en fluxion de poitrine, — dit le médecin du village quand le vieux prêtre eut été couché dans son lit. — Des hommes de soixante-dix-huit ans ne sont pas faits, non plus, pour rester deux jours dans l'eau à essayer de sauver des tables et des chaises.

Ulrique ne répondit rien : du premier coup d'œil, l'éclat fiévreux des yeux bleus du Père Sepp lui avait fait comprendre qu'il était perdu pour elle.

—Ce n'est pas ma faute, ma chère enfant, — lui expliqua-t-il avec vivacité,— ce sont ces petits cochons, voyez-vous, toute une portée, tout ce que possédait la veuve Heller ; je ne pouvais pas les laisser noyer sous mes yeux.

Ce n'était pas le moment de s'abandonner ; Ulrique mit toute son énergie à disputer à la mort celui qui l'avait recueillie et sauvée : elle lutta comme nulle autre qu'elle n'eût été capable de lutter, mais tout fut en vain : à l'aube du sixième jour, le premier rayon de soleil et le premier gazouillement d'oiseau dans les branches trouvèrent l'âme naïve du bon Père Sepp envolée pour le ciel. Lorsque le cercueil du vieillard eut été déposé au champ de repos, le courage d'Ulrique faiblit. Pour la première fois de sa vie son âme semblait brisée, pour la première fois elle s'avoua vaincue. Qu'allait-elle devenir ?.... Qu'allait devenir la Maison de la Vierge ?.... Le successeur du Père Sepp lui permettrait-il de rester où elle était ? Et, en le supposant, où trouverait-elle les moyens de se remettre à l'œuvre avec les deux seules vaches retrouvées errantes dans les bois, l'étable à regarnir, le mur à relever, le clos à déblayer, le jardin et le verger à refaire ? Qui l'aiderait maintenant ?

Quoiqu'elle repoussât d'abord cette idée avec colère, ce fut comme une obsession qui la hanta de profiter de l'offre de son cousin d'Angleterre, offre à laquelle, on le sait, elle n'avait répondu ni oui ni non. Deux jours après, cependant, mue en quelque sorte par une force irrésistible, elle lui écrivait :

(*A suivre*).

LE MENDIANT

C'EST une petite histoire, toute mince et ténue, si mince même, si ténue, que j'ai peur, en la fixant sur le papier avec des mots écrits, de lui ôter sa frêle grâce, sa légère faveur. Pourquoi donc, lorsqu'elle nous fut contée, un soir, dans le décor de luxe compliqué des tables modernes, par la charmante femme qui en est l'héroïne, pourquoi fit-elle sur nous tous une si tenace impression qu'elle est devenue, en ce coin du monde parisien, une de ces histoires classiques, patrimoine de chaque groupe de société, auxquelles l'allusion est toujours comprise et bienvenue? Peut-être parce qu'elle fut une claire trouée dans les potins, dans les banalités de politique et de littérature. Peut-être parceque, comme une attitude, un geste suffisent parfois à nous faire deviner sous le vêtement tout un corps féminin,—parfois aussi il ne faut que très peu de mots sincères, dits par une femme, pour lui dévêtir l'âme entièrement.

On avait parlé des sollicitations mystérieuses, aujourd'hui classées et nommées par la science, dont si peu de gens sont exempts, qui poussent invinciblement les uns à compter les fleurs d'un papier de tenture, les volumes d'une bibliothèque, tout ce qui est additionnable sous leurs yeux; d'autres à se donner la tâche, marchant dans la rue le long d'un trottoir, d'atteindre tel bec de gaz avant qu'un fiacre venant derrière eux les ait rejoints, ou que la sonnerie d'une horloge ait sonné son dernier coup; d'autres enfin à s'imposer, chaque soir avant de se coucher, d'étranges pratiques de dispositions d'objets, de visites de placards et de coffres,—toutes les maladies légères de notre cerveau contemporain, miettes de monomanies et de folies transmises d'héritage en héritage, et finalement dispersées dans la vieille humanité toute entière. Et tous, nous confessions nos faiblesses, nos ridicules de maniaques, rassurés par la confession des autres, ravis de les trouver pareils à nous, pires que nous.

Une jeune femme n'avait rien dit: elle nous écoutait, un peu de surprise sur son joli visage paisible, que des bandeaux noirs, bien réguliers, encadraient.

On lui demanda:

"Et vous, madame, vous êtes indemne de nos manies modernes? Vous n'avez pas la plus petite misère nerveuse à avouer?"

Elle parut chercher sincèrement dans ses souvenirs. Elle fit "non, non..." de la tête. Nous sentions qu'elle disait vrai, tant ce qu'on voyait et ce qu'on savait d'elle, son allure reposée, sa renommée d'épouse intacte, la mettaient à part des poupées mondaines qui venaient de confesser leur détraquage.

Sans doute sa modestie s'effraya d'afficher une indemnité si complète quand tout le monde, autour d'elle, avait confessé ses misères. Elle se ravisa:

"Mon Dieu... je ne puis pas dire que j'additionne habituellement des numéros de fiacre ou que je fasse l'inventaire de toutes nos armoires avant de me coucher... Mais pourtant, l'autre jour, j'ai éprouvé quelque chose qui ressemble assez à ce dont vous parlez, si je vous ai bien compris... une sorte d'impulsion intérieure, une force qui oblige à accomplir immédiatement un acte indifférent, comme s'il y allait de la vie.."

On exigea l'histoire, qu'elle conta de bonne grâce, avec l'air de s'excuser d'occuper l'attention d'autrui sur une si mince aventure.

"Voici ce qui m'est arrivé, en deux mots... Il y a cinq ou six jours, j'étais sortie avec ma fillette Suzon: vous la connaissez, elle a huit ans. Je la menais à son cours, car cette grande personne suit déjà des cours. Comme il faisait très beau, nous avions décidé d'aller à pied, par les Champs Elysées et les Boulevards, de la maison à la rue Lafitte. Nous marchions donc gaiement, bavardant ensemble, quand, à la hauteur du rond-point, un estropié, assez jeune, se traîna devant nous en nous tendant la main, sans rien dire. J'avais mon ombrelle dans la main droite; de la main gauche, je relevais ma jupe: je confesse que je n'eus pas la patience de m'arrêter, de chercher mon porte-monnaie... Je passai outre sans rien donner au mendiant.

"Nous continuâmes à descendre les Champs-Elysées, Suzon et moi. La petite avait subitement cessé de parler; et moi-même, sans trop savoir pourquoi, je n'avais plus envie de rien dire. Nous étions à la place de la Concorde que nous n'avions pas échangé une parole, depuis notre rencontre avec le mendiant. Et peu à peu je sentais naître et grossir en moi une sorte d'inquiétude, de malaise, la sensation d'avoir accompli un acte irréparable, d'être menacée, à cause de cela même, d'un danger vague dans l'avenir. D'ordinaire, je m'efforce de voir clair au dedans de moi, tant que je peux. J'examinais donc ma conscience tout en marchant: "Voyons, me dis-je, je n'ai pas commis une faute bien grave contre la charité en ne donnant rien à ce mendiant... Je n'ai jamais eu la prétention de donner à tous ceux que je rencontre. Je serai plus généreuse avec le prochain, voilà tout..." Mais tous mes raisonnements ne me convainquaient pas moi-même, et mon mécontentement intérieur augmentait, devenait une sorte d'angoisse: si bien que dix fois j'eus envie de m'en retourner en arrière, à l'endroit où nous avions rencontré l'homme. Le croiriez-vous? C'était un mauvais respect humain qui me retenait de le faire, en présence de ma fille. Nous ne valons rien du tout dès que nous agissons en vue du jugement d'autrui.

Nous étions presque au bout de notre promenade, et nous allions tourner le coin de la rue Lafitte, quand

Suzon me tira doucement par ma robe pour m'arrêter.

—" Maman ; fit-elle.

—" Qu'est-ce que tu veux, mignonne ?

Elle fixa sur moi ses grandes prunelles bleues et me dit gravement :

—" Maman, pourquoi n'as-tu pas donné à ce malheureux des Champs-Elysées ?

Comme moi elle n'avait pas pensé à autre chose depuis notre rencontre ; son cœur était oppressé comme le mien ; seulement, meilleure que sa mère et plus sincère, elle avouait son inquiétude tout simplement.

Je n'hésitai pas un instant.

"—Tu as raison, ma chérie, lui dis-je.

Nous avions marché plus vite que de coutume sous l'obsession de notre idée fixe : une vingtaine de minutes nous restaient encore avant l'heure du cours. J'appelai un fiacre, j'y montai avec Suzon, et le cocher partit vers les Champs-Elysées, activé par la promesse d'un pourboire généreux.

Suzon et moi nous nous tenions par la main, et je vous prie de croire que nous n'étions pas rassurées. Si le mendiant allait être parti ? Si nous ne pouvions plus le retrouver ?

Arrivées au rond-point, nous sautons à terre ; nous inspectons l'avenue : plus de mendiant. J'interroge une loueuse de chaises ; elle se rappelle l'avoir vu : ce n'est pas, dit-elle, un des mendiants habituels du rond-point ; elle ne sait pas de quel côté il s'en est allé. L'heure pressait, nous allions repartir, désolées, quand tout tout à coup Suzon aperçut l'homme assis sur ses talons, derrière un arbre. Il dormait à l'ombre, son chapeau entre ses genoux.

Suzon alla, sur la pointe du pied, glisser une piécette d'or dans le chapeau vide ; puis nous retournâmes rue Lafitte. C'était absurde, je sais bien ; mais nous nous embrassions toutes les deux comme si nous venions d'échapper à un grand péril..."

La jeune femme se tut, toute rose d'avoir parlé si longtemps de soi, en plein silence. Nous autres, qui l'avions écoutée religieusement, il nous semblait avoir respiré de l'air très pur, ou bu de l'eau très fraîche, à même la source.

Marcel Prévost.

Extraordinaire

Une nouvelle destinée à produire une sensation inouie, vient de transpirer dans la presse.

Un député a été mis en prison pour avoir baillé pendant une séance.

—Pas possible ! s'écrient quelques-uns.

—C'est é-pou-van-ta-ble, scandent les conservateurs qui ont deviné qu'une pareille barbarie ne pouvait recevoir une sanction que d'un gouvernement libéral

—Mais à qui cela est-il arrivé ? interrogent précipitamment plusieurs curieux.

Oui, à qui ? Rien ne donne de la couleur et du zest à une bonne histoire que des noms.

Et en attendant qu'on nommat ce martyr de la politique, les commentaires allaient toujours leur train.

—Ça doit-être un Tel, dit un mauvais plaisant ; depuis qu'il est à la Chambre, il n'a pas autrement ouvert la bouche.

—Mais, enfin, cela ne se punit pas de cette terrible façon, dit un sensitif.

—Moi-même, repartit un ex-député que les tribunaux ont remis à pied, j'ai bien manqué bâiller sans qu'on en ait seulement fait la remarque.

—Il y a quelque chose là-dessous, firent plusieurs voix. Ce sont les bleus qui font courir ce canard pour faire du tort à Laurier.

—Hélas ! ce n'était pas un canard. La chose était bel et bien arrivée ; un député avait été mis en prison pour avoir bâillé pendant une séance...

Le fait vient de se passer. Mais c'est.... au Japon qu'il a eu lieu.

Pour l'honneur de notre Parlement, je souhaite qu'aucun Japonais ne vienne assister aux séances du nôtre.

Car tout en admirant les juges de Tokio frappant le député coupable de ce léger acte d'impolitesse, il ne faudrait pas que cette loi s'établit chez nous, car nous verrions partir bientôt pour le pénitencier les trois-quarts de nos représentants...

Maxime.

Vous avez vu comment ce musicien a traité sa femme ? Il l'a découpée en morceaux, vous m'entendez bien en morceaux !

—Dame ! un musicien !...

Un Concierge bien Stylé

Gabriel Vicaire, dont on inaugurait, dernièrement le monument avait parfois des idées originales, des idées de poète.

Un de nos amis M. Henri Leriche qui vient de publier une étude fort documentée sur l'auteur des *Emaux bressans* raconte cette amusante anecdote qui peint bien, le poète un peu bohême que fut Vicaire.

Gabriel Vicaire avait invité, à la bonne franquette, quelques amis à déjeuner ;

— Ah diable ! dit-il au moment de se mettre à table, j'ai oublié de dire à ma concierge de nous monter le vin. Laissez-moi le téléphoner.

Le poète sortit un instant, revint avec un broc de faïence, et, sans mot dire, jeta tout bonnement dans la cour le contenu du récipient. L'eau fit un flac formidable, en tombant comme une masse.

— Voilà qui est fait, dit Vicaire, en revenant vers ses convives, tout heureux de cette prouesse.

Effectivement, quelques instants après, on entendait s'élever dans l'escalier la voix grasse de la concierge :

— Combien de bouteilles, monsieur Vicaire ?

C'était une concurrence peu coûteuse à l'administration des téléphones.

Aneries et Calembourgs

D.—Quelle différence y a-t-il entre une pipe et la terre ?

R.—On bourre la pipe pour la fumer, on fume la terre pour labourer.

—

D.—Quelle ressemblance entre un diapason et un garçon de café ?

R.—Ils donnent tous les deux, le choc au la.

—

D.—Quelle différence y a-t-il entre le lierre et un pendu ?

R.—Il n'y en a pas, car tous les deux meurent où ils s'attachent.

—

D.—Quelle différence y a-t-il entre une jolie femme et un marin ?

R.—Il n'y en a pas, car une jolie femme se sert de *fards* et le marin se sert également de *phares*.

—

D.—Quelle différence y a-t-il entre une couturière et une pendule ?

R.—Il n'y en a pas, car toutes les deux font marcher leurs *aiguilles*.

Une cousinette.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

L'APANAGE indispensable de la femme, la Bonté, se révèle d'une manière toute particulière chez la reine Alexandra. Cette noble femme a compris que sa haute position l'obligeait à gouverner d'abord par le cœur. C'est ainsi qu'elle s'est attirée l'estime et l'amour de ses sujets. On raconte à ce propos de bien jolies anecdotes. Je n'en citerai que quelques-unes choisies entre mille.

Il y a quelques années alors qu'elle n'était encore que l'épouse du Prince de Galles, la souveraine d'aujourd'hui fonda une institution quelconque à Londres même. De retour de la visite qu'elle y avait faite, on lui remit une lettre écrite au crayon, sur du mauvais papier, et rédigée dans un orthographe extra-fantaisiste :

Chère Princesse,—Quand vous êtes passée aujourd'hui, ma petite fille âgée de six ans, courut après votre voiture pour vous donner une rose en échange d'une de celles que vous portiez dans vos mains, parce qu'elle vous aime beaucoup. Malheureusement elle fut frappée par une autre voiture qui venait en arrière et qui lui passa sur le corps. Elle est maintenant à l'hôpital où on désespère de ses jours. Elle continue toujours à demander une de vos roses, ne pourriez-vous, s'il vous, plaît, lui en envoyer une petite ?

La future souveraine, touchée jusqu'aux larmes, fit immédiatement prendre des informations. Elle avait bien vu une fillette s'élancer en avant de sa voiture, mais elle n'avait pas eu connaissance du fatal accident.

Avec cette bienveillance dont elle a le secret, la Princesse de Galles se fit conduire immédiatement à l'endroit où on avait transporté la petite malade et lui donna une rose de ses propres mains.

L'enfant appartenait à un pauvre ouvrier, un de ces pauvres dont Londres abonde. Ce détail, joint à l'inquiétude qu'inspirait son état, augmentait encore l'intérêt qu'elle avait fait naître chez son auguste visiteuse. Tous les jours, pendant une semaine, celle-ci continua d'aller voir sa protégée, lui apportant toujours une rose chaque fois.

La charité ne s'arrêta pas là. Lorsque la fillette put sortir de l'hôpital elle pourvut à ses besoins, et ne l'a jamais abandonnée depuis ce temps.

A l'époque où les phonographes étaient encore une nouveauté, la reine entendit dire qu'une vieille dame, autrefois attachée à la cour, et qui se mourait à Copenhague, capitale de la Norvège, avait manifesté le désir de la voir avant de quitter ce monde. Aussitôt elle fit venir un phonographe et lui envoya par la voix de cet instrument des messages d'amitié qui adoucirent les derniers moments de la pauvre valétudinaire ; celle-ci mourut en bénissant hautement sa sympathique et auguste amie.

La simplicité de manières de la reine Alexandra et cette absence complète de morgue et de hauteur qui la caractérise, n'ont pas peu contribué à lui attirer le cœur de ses sujets.

On raconte à ce propos une anecdote touchante qui peint admirablement le caractère élevé de cette noble femme. Elle était alors Princesse de Galles et avait fixé son domicile avec ses trois filles, bien jeunes à cette époque, dans une campagne retirée sur le bord de la mer. Revenant un jour avec ses enfants d'une promenade sur l'eau, au moment de mettre pied à terre, elle entendit un matelot dire vivement à une des petites princesses qui s'était avancée un peu trop imprudemment :

—Prenez garde, ma petite dame !

Celle-ci se retourna vivement et avec hauteur :

—Je ne suis pas une dame, je suis une princesse.

—Non, répondit avec beaucoup de douceur la future reine d'Angleterre, dites bien à ce bon marin que vous n'êtes pas encore une dame, mais que vous espérez le devenir un jour....

A l'instar de votre souveraine, soyez simples en tout, et ne profitez jamais de votre position pour faire sentir à vos inférieurs votre supériorité sociale. La vraie distinction ne s'impose pas, elle se donne.

TANTE NINETTE.

Mots d'enfants

—Vous savez bien, Marguerite, que Georges n'aimait guère son beau-frère Auguste.

—Pourtant, dit Rodolphe, c'était son parent au deuxième degré.

—Au deuxième degré au-dessous de zéro....

Un père à son fils : Tu ne seras jamais qu'un cancre.

—Oh ! papa, si on peut dire... il s'en est fallu de bien peu de chose que j'aie le prix d'excellence.

—Allons donc.

—Mais oui, c'est mon voisin qui l'a eu.

Maman est sortie pour faire des visites, oubliant imprudemment un sac rempli de bonbons ; lorsqu'elle revient, le sac est vide et Mlle Li est occupée à en faire des cocottes.

—Comment, s'écrie la mère, tu as tout mangé ?

—Oh ! non, maman, j'en ai laissé tomber un que je n'ai pas retrouvé !...

A la table de famille, le père vient de remplir son assiette, lorsque la mère intervenant :

—Tiens, donne ça à l'enfant qui n'a encore rien.

Le père voyant éloigner l'assiette :

—A la bonne heure, Robert, tu ne t'en plaindras pas cette fois-ci. Te voilà servi comme pour moi.

Robert vivement :

—Oh ! oui, papa, mais toi tu en aurais repris.

Maria, la femme de chambre, est envoyée chez le plus proche libraire acheter les *Lettres* de Mme de Sévigné.

Recherches faites, il ne reste plus un seul exemplaire.

Alors Maria :

—Vous n'avez pas même les *cartes postales* de cette dame ?

PAGE DES ENFANTS

La Voix de la Conscience

(MONOLOGUE POUR PETIT GARÇON.)

" Lorsque tu commets un péché
Et qu'on te met en pénitence,
Est-ce qu'en toi, ta conscience
Ne t'a jamais rien reproché ?
(Racontant)
Voilà ce que petite mère
M'a redemandé ce matin.
Jusqu'à ce jour, c'est bien certain,
Je n'avais pas entendu faire
En moi la moindre question
Par une voix intérieure.
(L'air effrayé)
Voilà-t-il pas que tout à l'heure,
—Jugez de mon émotion—
J'entends siffler dans ma poitrine ! !
(Grande respiration)
Ça remonte, et puis, ça descend...
C'est tout-à-fait embarrassant,
Et vraiment cela me taquine.
(Avec inquiétude)
Dans ma gorge on entend du bruit,
Ça s'arrête et ça recommence...
Oh ! c'est bien sûr ma conscience ! !
J'en aurai pour toute la nuit.
(Respirant plusieurs fois)
Oh ! mon Dieu ! quelle sérénade !
(Pleurnichant)
Si, ce soir, ça n'est pas parti,
Maman verra que j'ai menti
En disant que j'étais malade
Pour ne pas faire mon devoir.
Oui, c'est vilain ! Je le confesse.
(Joignant les mains)
O Seigneur ! A vous je m'adresse
En vous demandant que, ce soir,
Cette horrible voix qui me plonge
Dans de si terribles frayeurs,
Aille se faire entendre ailleurs !...
Je ne ferai plus de mensonge.
(D'un air convaincu)
Voilà comment on est puni
Lorsque l'on n'a pas été sage !
Arrêtez, mon Dieu ce tapage ;
Je jure que c'est bien fini.
(Résolument)
Je vais agir en conséquence
En étant sage, désormais,
Pour ne plus entendre jamais
Cette voix de la conscience.

JEAN LIANE.

Dialogue du jour.

—Elle est bien légère, pour une femme qui vient de perdre son mari.

—C'est vrai ; on dirait qu'elle est dans la lune de miel de son veuvage.

Les Jeux innocents de nos Grand'Mères

JEU DE LA PINCETTE

Ce jeu a subi des variations par le laps des temps. Nos ancêtres qui étaient de ce bon vieux temps que l'on regretté encore, le jouaient de la manière suivante :

On cachait, à l'insu d'une personne de la société, une fève, et l'on exigeait, de cette personne, qu'elle la trouvât, sans autre indice que celui-ci : à mesure qu'elle s'approchait de l'endroit où la fève était cachée on criait :

—Elle brûle ! elle brûle ! en forçant la voix.

Mais, au contraire, on baissait insensiblement de ton, et l'on finissait par ne plus crier du tout, à mesure qu'elle s'en éloignait.

Lorsque la personne qui cherchait la fève se lassait, elle avertissait qu'elle consentait à donner un gage, en disant :

—J'ai assez mangé de fèves, ou *je jette ma langue aux chiens.*

On voit que nos bons aïeux n'étaient ni des sorciers, ni de beaux diseurs.

Dans un temps moins reculé, on substitua à la fève une petite épingle ; et, comme l'on s'aperçut que le jeu devenait fatiguant pour ceux qui étaient chargés de crier : *elle brûle !* on décida de prendre une paire de pincettes, et d'en frapper les deux branches avec une clé de la même manière qu'on joue du triangle, mais plus ou moins fort, suivant que la personne qui cherchait l'épingle se trouvait plus ou moins près de l'endroit où elle était cachée.

Ce jeu prit alors le nom qu'il porte aujourd'hui. La petite épingle, ordinairement cachée sous quelque vase de la cheminée, ou attachée au fichu d'une jeune personne, électrisait les jeunes gens, et provoquait les recherches ; grâce au son de la pincette, on doit bien juger qu'il était rare qu'elle ne fût pas trouvée.

Bientôt, ce ne fut plus une épingle que les dames cachèrent sous quelque vase de porcelaine, ou qu'elles attachèrent à leurs fichus, à peu près comme l'épine auprès de la rose ; elles imaginèrent des conditions singulières qu'il fallait presque deviner. Souvent, il s'agissait de dénouer un ruban, de déranger un bouquet, de présenter une fleur à une personne, ou de lui baiser la main ; enfin, d'exécuter une chose souvent très compliquée et concertée d'avance.

Comme les conditions exigées ont totalement changé de genre, qu'elles demandent beaucoup de vivacité et de sagacité, on a jugé que le son discordant d'une pincette était peu propre à monter l'imagination ; en conséquence, on a imaginé d'y substituer le son du piano ou du violon.

Telles sont les variations que ce jeu a éprouvées ; on rencontre peu de personnes qui y emploient encore la pincette et l'épingle ; mais, en récompense, le violon et le piano y jouent un grand rôle. C'est le *dolce* ou le *forte* l'*andante* ou l'*allegro*, qui servent de guide à celui qui cherche à deviner l'intention de la société. Le virtuose chargé du soin de le conduire, soit qu'il fasse mouvoir les touches du piano, soit qu'il fasse vibrer les cordes sonores du violon, doit bien suivre tous ses pas, et savoir passer du *pianissimo* au *fortissimo*, et de l'*adagio* au mouvement le plus vif, pour lui indiquer s'il s'éloigne ou s'il se rapproche du but.

GRAND'MAMAN AGNÈS.

Petite Poste en Famille

Fleurette, St-Jérôme, est heureuse d'acquiescer au désir de *Belle-de-Nuit*. Yseult Rodier, de Beauharnois, lui envoie, avec son nom, Laura Théberge, toutes ses amitiés. Elle espère avoir bientôt des nouvelles de Beauharnois

C'est par une erreur de mise en pages que *La Page des Enfants* a été omise dans le numéro précédent du *Journal de Françoise*.

TANTE NINETTE.

A travers les Livres

La librairie Beauchemin vient de m'adresser divers livres d'écoles dont on lui a confié l'impression. Ces livres, faits et reliés avec beaucoup de soin, auront, je n'en doute pas, la considération qu'ils méritent auprès de nos maisons enseignantes.

Signalons, d'abord, deux volumes de *Lectures graduées* (pour le cours moyen et le cours inférieur) par M. l'abbé Roch Magnan, du diocèse de Grand Rapids, Michigan. M. l'abbé Magnan, qui est un ancien professeur de littérature, dit avec raison qu'il faut suivre le progrès des temps si l'on veut tenir tête aux écoles protestantes ou neutres. Le *Devoir du Chrétien*, qui fut si longtemps le livre de lecture de nos écoles, est peu de nature à intéresser ou à instruire l'enfant parce que les enseignements philosophiques qu'il contient sont au-dessus de la portée et de l'intelligence des élèves. C'est bien mal débuter dans une éducation que de leur apprendre à ne rien comprendre. Les livres de lectures graduées que j'ai sous les yeux contiennent des anecdotes, des descriptions faciles à être comprises par de jeunes esprits, des explications de mots, des poésies enfantines, etc, le tout très gentiment illustré. Pour les classes plus avancées, la lecture est un peu plus forte, mais donnée de façon à instruire et à intéresser sans fatiguer l'esprit.

Mentionnons ensuite une nouvelle *Histoire du Canada* par le Père Ph. F. Bourgeois, de la Congrégation de Ste-Croix, ouvrage orné de gravures, accompagné de tableaux chronologiques et préparé pour les écoles, académies, collèges, etc, etc.

L'ouvrage a été soumis, nous dit on, à deux comités formés d'hommes compétents en histoire du Canada et à diverses autres personnes versées en bibliographie scolaire.

Je constate, en passant, que l'auteur a accordé à l'histoire des Acadiens une plus large part que nos autres historiens, en exceptant, toutefois, Garneau. Je m'en réjouis : l'histoire des Acadiens est aussi la nôtre. Ils sont Canadiens comme nous et doublement nos frères puisqu'ils ont été malheureux.

Nous devons à M Sylva Clapin une *Histoire des Etats Unis* fort bien faite, depuis les premiers etablissements jusqu'à nos jours. Dans la préface des éditeurs, il est remarqué, avec justesse, que les Canadiens instruits tout en étant parfaitement renseignés sur l'histoire de l'Europe, connaissent peu de choses de celle des Etats-Unis. Le livre de M. Clapin, qu'on est en droit de croire supérieurement préparé, comblera donc une lacune dans notre enseignement scolaire.

Tous ces livres sont en vente chez C. O. Beauchemin et Fils, libraires imprimeurs, rue Saint Paul, Montréal.

FRANÇOISE.

Au restaurant :

—Garçon, je ne peux pas déchiffrer la carte, c'est écrit trop fin.

—Naturellement, monsieur, c'est écrit *menu* !

Cuisine facile

ŒUFS AU GRATIN. — Disposez sur un plat beurré, une couche de pommes de terre bouillies, une couche d'oignons coupés en tranches très fines, une couche d'œufs durs en tranches, couverts de champignons émincés, puis une autre couche de sauce blanche ; répétez jusqu'à ce que le plat soit rempli ; couvrez le haut de chapelure et mettez au four.

TOMATES FARCIES. — Prendre six belles tomates, les couper en deux, les épépiner, les saler, les poivrer, et les arroser avec un peu d'huile. Les cuire aux trois quarts. Préparer la farce suivante : oignons hâchés, ail, persil ; faire revenir ; ajouter un morceau de mie de pain trempée ; broyer le tout avec la fourchette : ajouter une cuillerée de bouillon, puis un œuf entier. Farcissez alors les tomates, saupoudrez-les de panure et passez-les au four.

OIGNONS FARCIS. — Prenez de gros oignons, que vous ferez blanchir à l'eau bouillante. Egouttez-les, creusez-les et remplissez le vide de chair à saucisses ou de farces de quenelles. Beurrez un plat qui aille au feu, rangez-y les oignons l'ouverture en dessus. Saupoudrez-les de sel et de sucre en poudre, recouvrez-les de bardes de lard et arrosez d'une cuillerée d'eau-de-vie et de quelques cuillerées de jus. Faites cuire doucement feu dessus et feu dessous. Lorsque les oignons sont cuits, dégraissez la sauce et servez.

MAYONNAISE DE VOLAILLE.—Enlevez les membres d'une volaille cuite quelconque, coupez les en plusieurs morceaux, et servez avec une sauce mayonnaise faite de la manière suivante : Mettez dans un bol un jaune d'œuf très frais avec sel et poivre, et une cuillerée à café de vinaigre ou citron, ce qui est plus fin. Prenez ensuite une fourchette ou une cuiller d'argent et tournez l'œuf doucement, pour que sel, poivre et vinaigre (ou citron) se trouvent bien mêlés, puis ajoutez toujours, en tournant de l'huile d'olives que vous faites tomber goutte à goutte. Lorsque votre sauce est prise, ajoutez vinaigre ou citron, si elle l'exige, et servez dans une saucière.

Conseils utiles

REMÈDE CONTRE LES BRULURES.— Un remède contre les brûlures qui a été préconisé, il y a quelques années, par un célèbre docteur allemand, consiste dans l'emploi d'un onguent composé de beurre frais et de jaune d'œuf.

Il est aussi efficace que simple à exécuter. On mélange dans un récipient quelconque du beurre et des jaunes d'œufs en égales quantités. On étend cet onguent sur un morceau de toile qui est appliqué sur la brûlure et renouvelé chaque fois qu'il commence à sécher.

Les douleurs provenant des plus profondes brûlures sont aussitôt adoucies et la guérison est complète en très peu de temps, sans laisser aucune cicatrice.

Succursale de la Banque Provinciale

Nous croyons qu'on trouvera difficilement de plus charmante installation que celle de Carsley, rue Notre-Dame.

D'abord, une coquette pièce aux murs fraîchement décorés, où le pied foule un tapis très moëlleux, puis des fauteuils invitant, une petite table de centre, un pupitre plus loin, où vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire, papier, plumes, crayon, buvards et encriers, blancs, chèques, bordereaux, etc., etc. De ce petit salon, vous pouvez faire affaire avec la gérante ou ses employées directement sans presque vous déranger, car elles sont là tout près de vous, derrière une cloison vitrée, qui attendent vos ordres. Mais que vous ayez ou non de l'argent à retirer ou à déposer, nous vous engageons à faire visite à ce gentil bureau de banque, ne serait-ce que pour constater *de visu* les améliorations et les progrès de notre siècle.

Les clients de ce grand magasin commencent à apprécier les bienfaits et les services d'une semblable installation ; ils sont bien aises d'y déposer leur argent avant de commencer leurs achats. Un chèque est si vite signé.

Que de temps précieux épargné et surtout quelles anxiétés de moins en sachant que vos épargnes sont à l'abri des *pickpockets* et des hasards malheureux qui nous font perdre, oublier ou égarer un porte-monnaie précieux.

Nous recommandons fortement à nos lectrices la succursale de la Banque Provinciale du Canada, telle qu'elle est établie chez Carsley, rue Notre-Dame.

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sur et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.– Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons
La Bibliothèque
ÉLASTIQUE
"Macey"
C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00**.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

COALTAR SAPONINE

DESINFECTANT CICATRISANT

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hygiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses

Se méfier des Contrefaçons